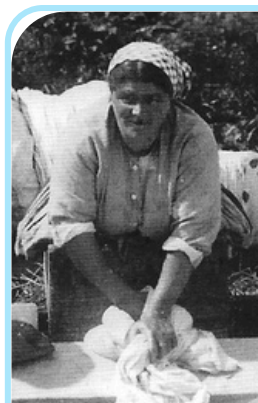


DOSSIER PÉDAGOGIQUE

A destination des groupes scolaires



+32 (0)60/39.96.24

 www.ecomuseeduviroin.be

 63, Rue Eugène Defraire - 5670 Treignes

 animation@ecomuseeduviroin.be



**Dossier pédagogique à l'attention des
enseignant-es pour les visites scolaires
libres du fondamental et du secondaire**



Bienvenue à l'Ecomusée du Viroin !



Vue aérienne du site de la Ferme-Château de Treignes. ©CédricGarcet

La Ferme-Château de Treignes vous propose de découvrir les métiers oubliés de la vie rurale entre 1850 et 1950.

Un voyage dans le temps avec vos élèves qui vous permettra de découvrir comment les gens vivaient et travaillaient dans la vallée du Viroin au début du XXe siècle.

Ce document est à destination des enseignant·es du fondamental et du secondaire. Il a pour objectif de vous aider à préparer une visite libre à l'Ecomusée du Viroin.

Depuis la rentrée scolaire 2022-2023, les écoles ont la possibilité de visiter gratuitement les musées. Ceux-ci doivent mettre à disposition des enseignant·es un support pédagogique pour préparer leur visite.

Il est important de noter que cette gratuité ne couvre que l'accès aux expositions permanentes. Les différents espaces d'exposition présentés dans ce document sont donc libres d'accès pour les écoles qui le souhaitent.

Les activités supplémentaires et animations de médiation culturelle sont payantes et nécessitent une réservation auprès du personnel de médiation du musée.

Attention, même en cas de visite libre sans médiation culturelle, il reste nécessaire de réserver votre visite au plus tard une semaine à l'avance.

SOMMAIRE



1

INTRODUCTION

Situation Géographique	5
Exemples d'activités - Situation Géographique	7
Plan de la visite	8
Le site de la Ferme-Château	9
Exemples d'activités - Site de la Ferme-Château	13

2

LA THÉMATIQUE DU MUSÉE

Retour dans le passé	14
Exemples d'activités - La vie quotidienne en 1900	16

3

LES ESPACES D'EXPOSITION PERMANENTE

La Vie Quotidienne en 1900

La Place du Village	17
La Pièce à Vivre	18
Les Lavandières	21
Exemples d'activités - La vie quotidienne en 1900	23

Les Artisans

Le Boulanger	27
Exemples d'activités - Le Boulanger	30
Le Sabotier Manuel	31
La Saboterie Mécanique	34
Exemples d'activités - Les Sabotiers	35

4

INFOS & CONTACTS

37

Situation Géographique

Le village de Treignes se situe en Région wallonne, dans la partie namuroise de l'Entre-Sambre-et-Meuse, plus précisément au sein de la commune de Viroinval. Il est niché au cœur de deux zones naturelles protégées : le parc National de l'Entre-Sambre-et-Meuse et le parc naturel Viroin-Hermeton.

Treignes se situe au croisement de trois régions géographiques distinctes : l'Ardenne, la Calestienne et la Fagne, chacune possédant ses caractéristiques propres :

- **L'Ardenne :**

L'Ardenne est une vaste région appartenant au massif ardennais, faisant partie de la basse et moyenne montagne, qui s'étend sur plusieurs pays : la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la France. Le point culminant de l'Ardenne est le "Signal de Botrange" avec 694 mètres d'altitude. Cette région se distingue par son relief accidenté, composé de collines et de vallées, le sous-sol est principalement schisteux (roche ayant un aspect feuilleté) et l'extérieur est entouré de grandes étendues de forêts, totalisant environ 440 000 hectares à ce jour. La gestion forestière y joue un rôle économique important. Cependant, on y trouve peu d'agriculture, son sol étant de moins bonne qualité.



- **La Calestienne :**

La Calestienne est une région étroite de maximum 10 km de large s'étendant de Liège jusqu'au nord de la France en traversant toute la Région Wallonne. Sa spécificité réside dans son sol calcaire. Le mot Calestienne proviendrait d'ailleurs du mot latin "Calx" qui signifie "calcaire". Ce territoire, issu d'un ancien récif corallien vieux de 350 millions d'années, abonde en coquillages et fossiles.

La nature particulière du sol (calcaire) conduit à la présence d'une végétation originale, tandis que le paysage est marqué par des grottes, des falaises, des parois rocheuses et des gouffres appelés localement fondrys. Ces formations résultent d'une érosion karstique, particulièrement visible aux grottes de Neptune à Petigny et au "Fondry des Chiens" à Nismes. On y retrouve peu de terres arables mais celles-ci sont très fertiles. Les pelouses calcicoles, caractéristiques régionales peu fertiles, sont le refuge d'une biodiversité remarquable. Certaines orchidées par exemple se retrouvent uniquement dans la région de Viroinval et nulle part ailleurs en Belgique.

Le Fondry des Chiens à Nismes ©EdyleBajo



Orchidée sauvage - Doische ©MichelBraun - OrchidsWallonia.com



- **La Fagne :**

La Fagne est une région naturelle transfrontalière située dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, s'étendant sur le sud des provinces de Namur et de Hainaut en Belgique, et pénétrant également dans le Nord de la France, en Avesnois. Elle correspond à la bordure occidentale du massif des Ardennes et se trouve à l'ouest de la Meuse.

Ce territoire est recouvert de schiste et présente un paysage varié, structuré par une alternance de collines boisées et de prairies, y compris des zones marécageuses. La terre est particulièrement mauvaise d'un point de vue agricole, car très argileuse et très compacte. Le sol est détrempé en hiver et très sec en été. C'est pour cela qu'on y pratique principalement de l'élevage.

La fagne comporte également de nombreux villages pittoresques où l'on peut observer des maisons en pierre calcaire.



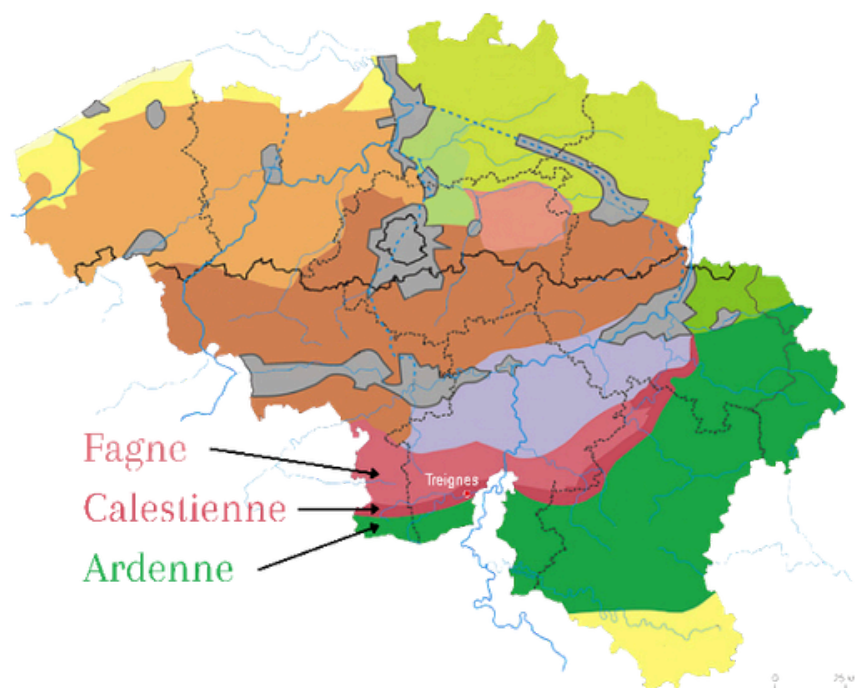
Panorama sur les collines boisées et les prairies de Fagnolle. ©EdyleBajo



Maison marbre rose à Romedenne ©GuérardGautier



Zone fangueuse au bord de l'Hermeton à Romedenne ©GuérardGautier



Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– SITUATION GÉOGRAPHIQUE –

Maternelle

- Nommer le village/ville de l'école et le comparer à Treignes.
- Observer et décrire le paysage autour de l'école : formes, couleurs, éléments naturels.
- Comparer les paysages de l'école avec ceux de Treignes (photos ou dessins).
- Explorer les types de sols et le relief à travers les 5 sens (terre, sable, herbe, pierres...).
- Jeu : « Je vois dans mon village... » pour identifier les couleurs et éléments du paysage.

Primaire

P1 – P2

- Observer les paysages autour de l'école (quartier, place, champs...).
- Comparer ces paysages avec ceux de Treignes.
- Comparer milieu rural / milieu urbain (points communs, différences).

P3 – P4

- Observer sur photos les paysages de la commune de l'école et de Treignes.
- Identifier les caractéristiques visibles : maisons, forêts, routes, rivières...
- Observer le relief et l'hydrographie (croquis simples).
- Identifier roches, rivières, collines, etc.
- Lire une carte simple et situer les éléments géographiques.

P5 – P6

- Situer l'école : pays, province, commune, situation géologique.
- Comparer cette situation avec celle de Treignes.
- Sensibilisation aux changements géographiques au fil du temps.
- Jeu de rôle : imaginer l'évolution du village à différentes époques (préhistoire, Moyen Âge, époque moderne).

Secondaire

- Lire et comprendre la carte géologique de Belgique.
- Étudier la géologie locale : types de roches, relief, vallées, sols.
- Observer l'évolution du paysage à partir de photos anciennes ou satellites.
- Réaliser une carte géologique simplifiée du village.
- Compléter une fiche d'observation du village de Treignes.
- Comparer différentes zones géologiques de Belgique (incluant celle de l'école et celle de Treignes).
- Étude de cas : comment le relief influence l'agriculture, l'urbanisation, les infrastructures...

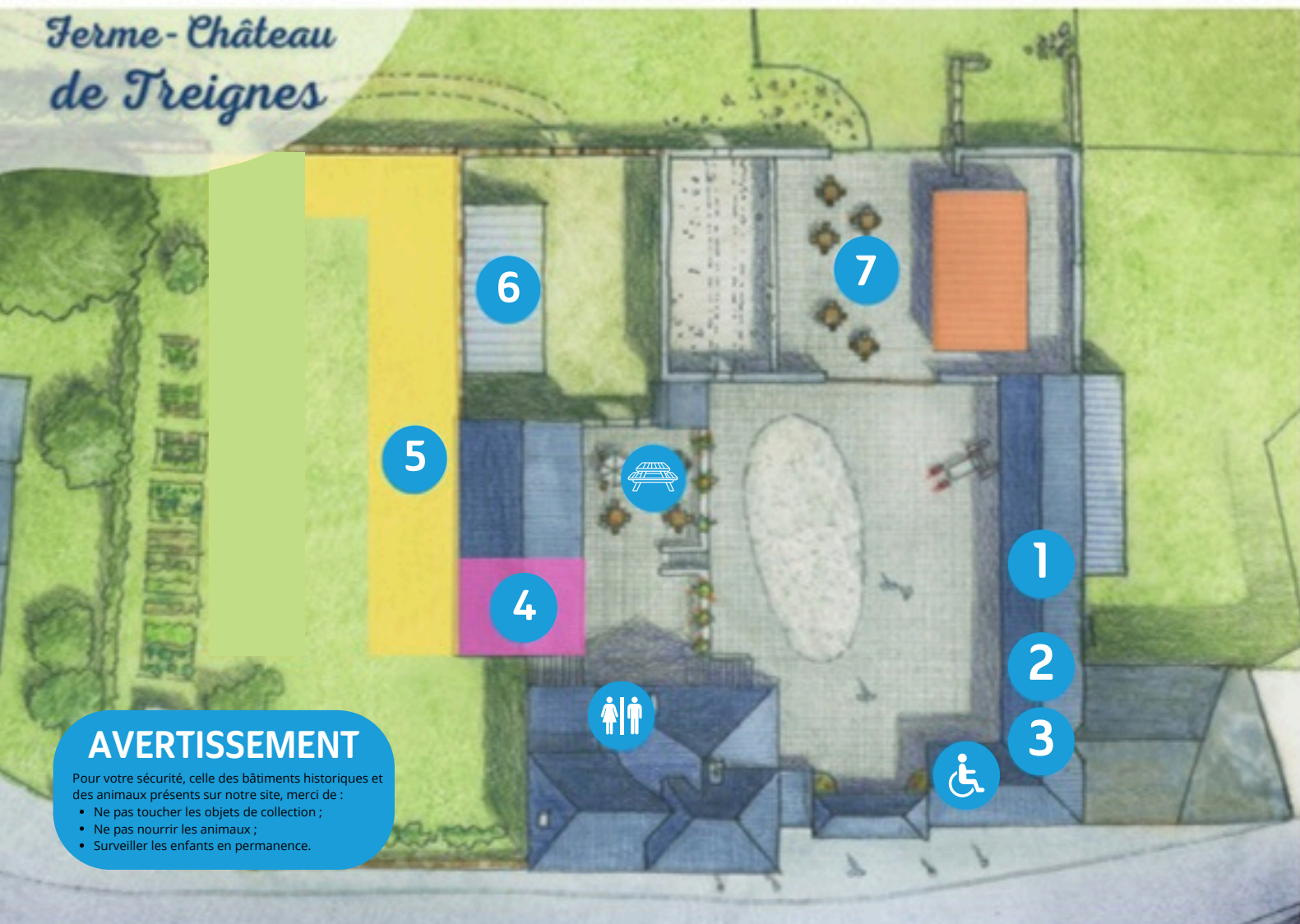


© Canva



Plan de visite

*Ferme-Château
de Treignes*



AVERTISSEMENT

Pour votre sécurité, celle des bâtiments historiques et des animaux présents sur notre site, merci de :

- Ne pas toucher les objets de collection ;
- Ne pas nourrir les animaux ;
- Surveiller les enfants en permanence.



Pique-nique



Toilettes



Toilettes PMR

1

ACCUEIL – ENTRÉE ÉCOMUSÉE DU VIROIN

5

LE PARCOURS DU MACHINISME AGRICOLE

2

L'EXPOSITION TEMPORAIRE – REZ DE CHAUSÉE

6

LA FORGE

3

L'EXPOSITION PERMANENTE – À L'ÉTAGE

7

L'ASBL ÉTATS D'ÂNES

4

LE FOUR À PAIN

Le Site de la Ferme-Château

La Ferme-Château de Treignes – qui abrite l'Ecomusée du Viroin depuis 1989 – est un site d'importance historique et culturelle. Située au cœur du village, à proximité de l'Église, cette ferme-château se distingue par son architecture qui remonte à plusieurs siècles et qui s'est développée au cours de ceux-ci. Les premières traces de la tour du château remonteraient à la fin du XVe siècle, tandis que le dernier bâtiment, le logis, a été construit au XIXe siècle, achevant ainsi la configuration de la Ferme-Château telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Contexte historique

Le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse est parcouru par de nombreuses « fermes-châteaux ». Ces bâtisses combinent une double fonction : agricole et défensive. Elles sont, pour leur grande majorité, construites entre le XVIe et le XVIIe siècle, une période marquée par des conflits récurrents dans nos régions, notamment entre les Pays-Bas espagnols et le Royaume de France. Ces guerres, les incursions répétées de milices privées et de pillards et les très nombreux conflits entre familles rivales, entretiennent un profond sentiment d'insécurité chez les seigneurs et dans les communautés rurales du territoire. Là où cela est possible, les petits nobles locaux fortifient leur logis et leur ferme, tandis que certains villageois aménagent, lorsqu'ils en ont les moyens, un espace défensif, souvent autour de l'église et du cimetière qui y est accolé. C'est notamment le cas à Treignes à cette époque.

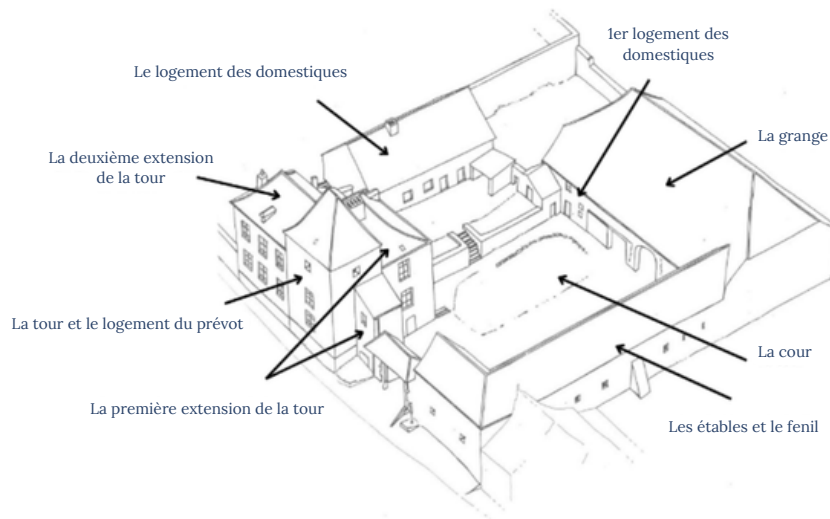
La Ferme-Château était la propriété d'une famille de la petite noblesse locale et servait de résidence au prévôt de la seigneurie de Vierves, le village voisin. Ce prévôt jouait un rôle clé, agissant en tant qu'intendant avec des pouvoirs administratifs, judiciaires et fiscaux qu'il exerçait au nom d'un seigneur.

L'utilisation agricole de la Ferme-Château

La Ferme-Château a sans aucun doute servi d'exploitation agricole. Il est fort probable qu'avant même la construction de la tour, elle accueillait déjà des activités agricoles. Au XVIIIe siècle, la fonction agricole de la Ferme-Château se confirme et devient plus importante. Des extensions sont construites, et les étables s'agrandissent d'environ 35%. Ce constat souligne l'importance de la Ferme-Château dans le tissu économique local.

En 1979, un événement tragique survint lorsque la grange fut détruite par un incendie criminel. Ce sinistre entraîna la vente de la Ferme-Château à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Après plusieurs années de travaux de restauration, l'Ecomusée du Viroin ouvrit enfin ses portes en 1989.

Description des bâtiments



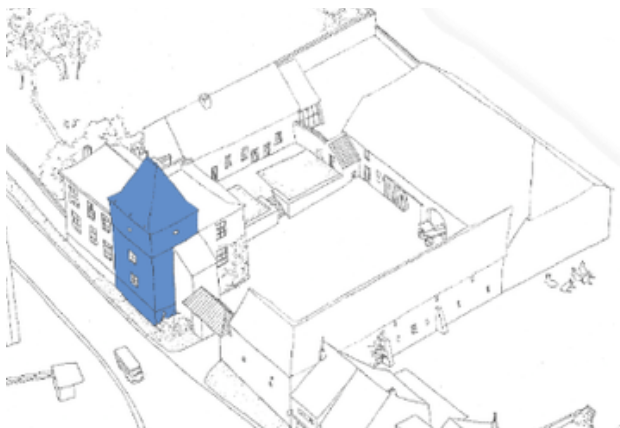
La tour

La tour, structure la plus ancienne de la Ferme-Château, se situe à gauche de l'entrée principale. Construit probablement entre la fin du XVe siècle et le début du XVIe siècle, ce bâtiment comprend quatre niveaux, chacun d'environ 23 m².

La première extension du logis, adossée à l'avant de la tour (côté cour), a été réalisée au début du XVIIe siècle, ajoutant un espace de confort qui s'appuyait sur une cave non enterrée. À l'époque, dans la première partie de la tour, on trouvait seulement les quatre petites ouvertures au 3ème étage qui permettaient d'éclairer l'intérieur, et ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que des fenêtres plus larges ont été ajoutées.

La deuxième extension, qui se trouve du côté jardin, est plus luxueuse et date de la seconde moitié du XVIIe siècle. Elle se caractérise par des ouvertures plus larges et généreuses sur l'avant du bâtiment, côté rue.

Bien que probablement jamais destinée à un usage militaire, la tour symbolisait le prestige de la petite noblesse locale. Celle-ci à une charge administrative pour le compte d'un seigneur. La tour est ainsi construite pour se protéger, pour y habiter, mais aussi pour marquer une certaine ascension sociale.



Place de la tour sur le plan. ©Écomusée du Viroin

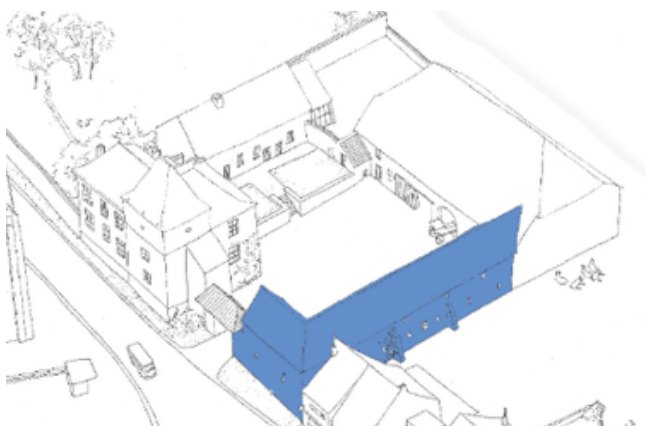


La Tour à notre époque. ©CédricGarcet

Les étables

En entrant dans la Ferme-Château, le bâtiment situé à droite était destiné à l'agriculture, abritant les étables où le bétail était élevé. À l'étage, le fenil servait au stockage du foin.

Les étables ont subi plusieurs réaménagements au fil des ans. Initialement, les structures étaient probablement en matériaux périssables tel que le torchis (bois et terre) pour ensuite être des constructions en pierre du pays dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Des extensions importantes ont également été réalisées aux XVIII^e et XIX^e siècles, illustrées par des fractures visibles dans la maçonnerie actuelle. C'est à partir du XIX^e siècle qu'on peut voir apparaître une autre extension qui donne la forme en L aux étables, toujours visible aujourd'hui.



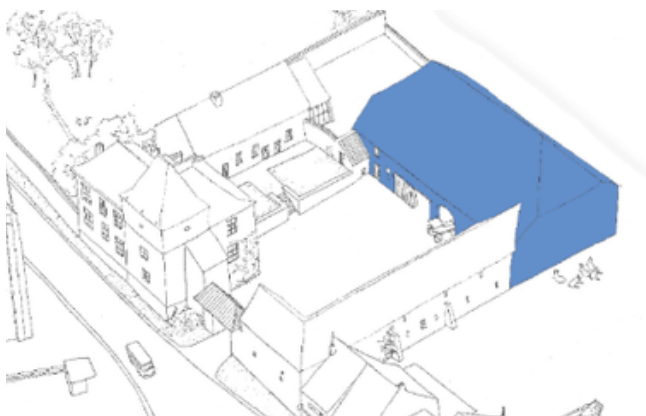
La place des étables sur le plan. ©Écomusée du Viroin



Les étables aujourd'hui. ©CédricGarcet

La grange

La grange, désormais en ruine mais autrefois la plus vaste des constructions de la Ferme-Château, mesurait 392,5 m² ; un indicatif de l'importance des productions agricoles du domaine. L'espace généreux dédié à cette structure témoigne de l'importance de la culture des céréales par les habitants de la Ferme-Château, qui se démarquaient comme les plus grands cultivateurs de Treignes. Avant le XX^e siècle, des garçons de ferme et des domestiques occupaient probablement la partie gauche de la grange. On peut en effet y observer les vestiges d'une porte et d'une fenêtre.



La place de la grange sur le plan, une partie n'existe plus. ©Écomusée du Viroin



La grange aujourd'hui. ©CédricGarcet

Le logis des domestiques

Le logis, situé à gauche et en hauteur, est le bâtiment le plus récent de l'ensemble. Il date du XIXe siècle et remplissait une fonction polyvalente. Il servait probablement de logement pour les domestiques et les garçons de ferme chargés des animaux et des cultures. C'est également ici que se trouvait un four à pain, crucial pour nourrir le personnel de la Ferme-Château. Actuellement, ce four est encore opérationnel ; il est utilisé lors des activités du musée.



Place du logement des domestiques sur le plan. ©Écomusée du Viroin



Le logis aujourd'hui. ©CédricGarcet

Le jardin

Enfin, le jardin du château, autrefois exploité pour la culture de diverses denrées agricoles, a été réaménagé pour devenir un espace d'exposition consacré au machinisme agricole.



Le jardin aujourd'hui. ©CédricGarcet

La Ferme-Château de Treignes représente ainsi un témoignage vivant de l'histoire locale, intégrant patrimoine architectural et pratiques agricoles. Son rôle actuel en tant qu'Ecomusée permet également de préserver et de valoriser cette richesse historique pour les générations futures.

Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– LES BÂTIMENTS –

Maternelle

- Réaliser une maquette simple avec les différents bâtiments.
- Identifier les bâtiments : grange, tour, jardin, etc.
- Jeu de rôle avec personnages d'époque (paysan, domestique, prévôt...).

Primaire

P1 – P2

- Réaliser un plan simple des bâtiments.
- Rechercher la fonction des bâtiments et les matériaux utilisés.
- Dessiner les animaux présents autrefois autour de la Ferme-Château.

P3 – P4

- Comparer les bâtiments de l'école ou du village avec ceux de la Ferme-Château.
- Replacer sur un plan les différentes parties du site (avec dates de construction).
- Utiliser des photos pour observer et identifier les éléments : grange, tour, jardin...

P5 – P6

- Analyser l'évolution des bâtiments : ajout, transformation, disparition.
- Comparer les bâtiments agricoles selon les périodes historiques.

Secondaire

- Analyse approfondie de l'évolution de l'architecture agricole.
- Comparaison des bâtiments selon leur utilité et le contexte historique.
- Enquête sur les métiers agricoles passés et actuels (avec interviews si possible).
- Réalisation d'un exposé ou d'une présentation orale.

Photo d'archive de la Ferme-Château de Treignes. ©Collection - Écomusée du Viroin



La thématique du musée

Retour dans le passé

L'Écomusée du Viroin offre une plongée dans la vie rurale de 1850 à 1950 dans la vallée du Viroin.

Imaginez-vous en 1912, au début du XXe siècle. À cette époque, l'électricité commence tout juste à faire son apparition dans certaines maisons de Treignes. Cependant, son utilisation est encore limitée : la plupart des habitations se contentent d'une seule ampoule pour éclairer la pièce à vivre. Avant cette innovation, les habitants utilisaient des lampes à pétrole, et leur quotidien était étroitement lié aux rythmes naturels du jour et de la nuit.



Lampe à pétrole.
©Collection - Écomusée du Viroin



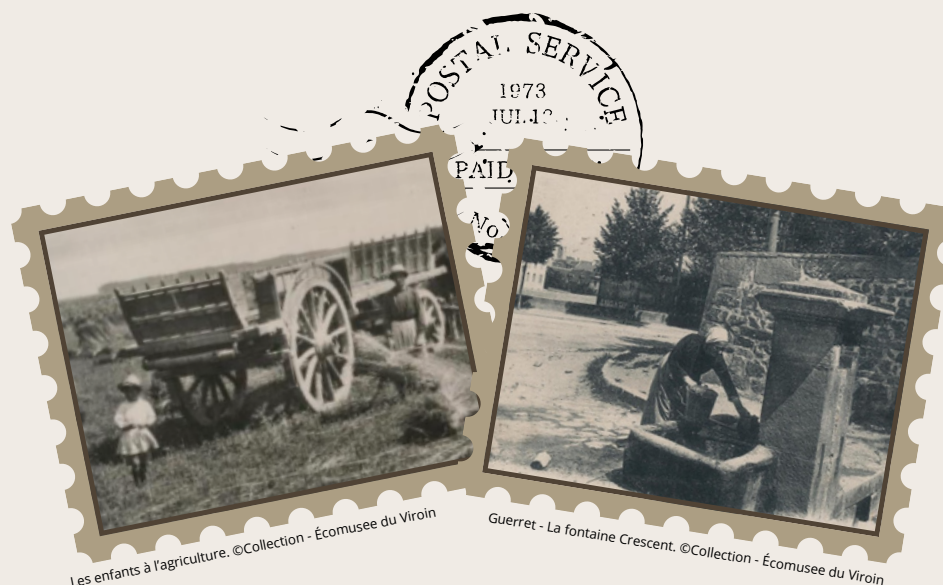
Enfant à la fontaine. ©Collection - Écomusée du Viroin

L'eau courante était également un luxe rare, qu'on retrouve principalement dans les villes. Sa présence régulière dans les maisons rurales ne commence qu'après la deuxième guerre mondiale, et il s'agissait uniquement d'eau froide. Ce n'est qu'au début des années 1980 que les chauffe-eau et les salles de bain font leur entrée dans la plupart des foyers treignois.

Les infrastructures de transport étaient également élémentaires. Les routes n'étaient pas encore en macadam, les voitures ne s'étant pas encore généralisées. Chaque village abritait de petits artisans tels que les sabotiers, cordonniers, ou encore boulangers, dont les ateliers sont reconstitués dans le musée. La majorité des villageois était soit paysans, soit artisans, parfois les deux. Peu d'entre eux étaient des « intellectuels » (curé, magistrat, instituteur...) ou des ouvriers se rendant dans les zones industrielles pour travailler.



La Famille au travail. ©Collection - Écomusée du Viroin



Les enfants contribuaient souvent au travail familial dans les champs ou en aidant leurs parents artisans. L'obligation scolaire arrive seulement en 1919. Avant cette date, certains jeunes ne fréquentaient pas du tout l'école ou alors seulement de manière intermittente de manière à pouvoir aider leurs parents. D'ailleurs, en juillet et août, les enfants participaient presque tous aux travaux de la moisson, d'où l'origine des deux mois de congé d'été, appelés alors "congés des moissons". En somme, la vie quotidienne au début du XXe siècle diffère radicalement de celle que nous connaissons aujourd'hui ! Le quotidien change au fur et à mesure, notamment avec l'arrivée des progrès technologique et du confort qu'on connaît actuellement (l'électricité, les transports, etc.).



Pièce à vivre - Forges-lez-Chimay. ©Collection - Écomusée du Viroin

Notre musée vous propose une plongée dans la vie quotidienne rurale de nos ancêtres. À travers ses extraordinaires collections, ses reconstitutions d'ateliers d'artisans, et ses espaces d'expositions divers, il vise à questionner la société actuelle en explorant nos origines pas si lointaines, et pourtant si différentes. Il est essentiel pour les élèves de réaliser l'ampleur des changements survenus en un peu plus d'un siècle.

Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– LA THÉMATIQUE DU MUSÉE. LA VIE EN 1900 –

Pour tous

- Interroger une personne sur la vie d'autrefois et comparer avec aujourd'hui (jeux, loisirs, école...).
- Observer un objet du passé : utilité, évolution, comparaison moderne.
- Dessiner ou peindre un objet marquant après la visite du musée.
- Observer les différences entre les vêtements d'hier et d'aujourd'hui.

Maternelle

- Comparer des objets anciens aux objets actuels ; trouver les ressemblances et les différences
- Jeu de rôle : « Une journée en 1900 ».

Primaire

P1 – P2

- Comparer un objet ancien et un objet moderne (similarités, différences).

P3 – P4

- Expliquer les changements dans les habitudes de vie depuis 1910.
- Créer une ligne du temps (eau courante, électricité, voiture...).
- Décrire une journée type d'un enfant en 1900.

P5 – P6

- Dater les grandes apparitions (train, électricité...) et les situer sur une ligne du temps.
- Débat : vie d'autrefois vs vie actuelle (école, nourriture, vêtements...).

Secondaire

- Associer un fait marquant à une période historique (ex : électricité / première guerre).
- Décrire la vie quotidienne en 1900 en lien avec l'évolution de la société.
- Débat sur les changements sociaux, technologiques, économiques depuis 1900.



Espaces d'exposition permanente

La vie quotidienne en 1900

La Place du Village

La place du village, représentée par la première pièce dans laquelle vous entrez lorsque vous arrivez dans notre exposition permanente, est un espace public central, souvent situé à proximité de l'église.

Dans l'année 1912, on observe très peu de véhicules motorisés dans les villages ; le vélo est le moyen de transport le plus répandu. Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que les motos et cyclomoteurs commencent à apparaître. La véritable révolution automobile arrive, elle, en 1960, avec plus d'un ménage sur deux possédant une voiture.

La place du village est un lieu de rencontre pour les habitants, petits et grands. Ils peuvent s'y retrouver pour discuter, parader, festoyer ou encore jouer.

Les enfants, quant à eux, passaient de nombreuses heures à l'extérieur pour jouer avec leurs amis du village. L'absence de véhicules leur permettait de s'adonner à des jeux variés sur la place publique. Ils jouaient aux billes, à la marelle, à la corde à sauter et à bien d'autres activités. Ce n'est que bien après la guerre, au début des années 60, que les jeux d'enfants modernes, comme le Monopoly et d'autres jeux en plastique, ont commencé à se développer.



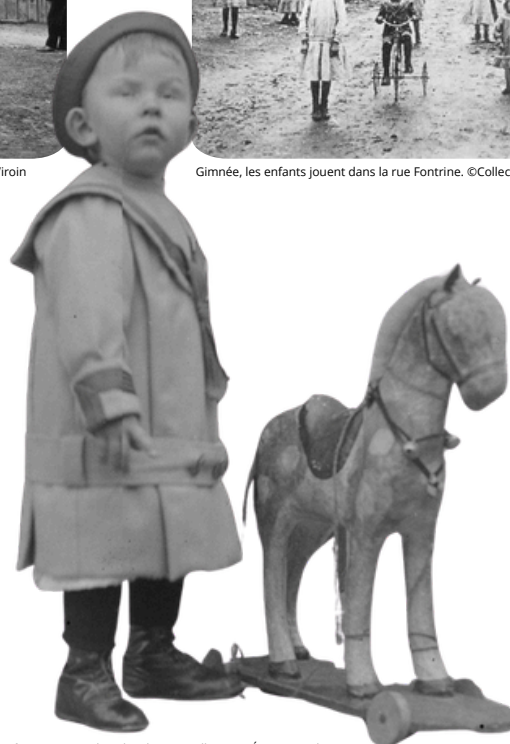
Gemmes, les hommes jouent à un jeu de boules. ©Collection - Écomusée du Viroin



Gimnée, les enfants jouent dans la rue Fontrine. ©Collection - Écomusée du Viroin



Treignes. ©Collection - Écomusée du Viroin



Enfant avec son cheval en bois. ©Collection - Écomusée du Viroin

Espaces d'exposition permanente

La vie quotidienne en 1900

La Pièce à vivre

La pièce à vivre d'une maison d'époque est bien plus qu'un simple espace : c'est le reflet d'un mode de vie différent, où les membres de la famille se rassemblaient lorsqu'ils n'étaient pas à l'extérieur.

Dans le musée, la reconstitution de cet espace témoigne des habitudes des villageois d'autrefois, qui vivaient très souvent dans cette unique pièce, particulièrement lorsque les saisons n'étaient pas propices aux travaux agricoles. Les maisons de cette période étaient souvent habitées par plusieurs générations, avec les grands-parents partageant le foyer avec leurs enfants et petits-enfants, voire avec les oncles, tantes, et cousins.



Famille dans la pièce à vivre de la maison. ©Collection - Écomusée du Viroin



Les vaches vivaient dans la maison. ©Collection - Écomusée du Viroin

Les matériaux utilisés

En entrant dans la pièce à vivre, on peut observer une variété de matériaux qui composent cet environnement. On y trouve du bois, de la porcelaine, du verre, du métal, de l'argile, ou encore du fer forgé. Les matières utilisées sont principalement des ressources locales, travaillées par ceux qui vivaient à proximité. À titre d'exemple, une table de cuisine fabriquée en bois par le menuisier local.

Très peu d'objets sont produits ailleurs, et achetés dans des magasins (objets en porcelaine, par exemple). Notons qu'un matériau emblématique de notre époque moderne, le plastique, était totalement absent des foyers avant son apparition massive dans les années 60 et 70. Aujourd'hui, le plastique s'est intégralement immiscé dans nos vies, notamment dans nos cuisines.

Certains objets du quotidien que nous connaissons actuellement n'existaient pas encore. Par ailleurs, des fonctions variées sont alors souvent combinées en un seul appareil. Ainsi, le four, la taque électrique ou encore le chauffage central remplissent des fonctions qui étaient alors assurées par le seul poêle à bois ou à charbon.

Les évolutions résidentielles

Au début du XXe siècle, dans les zones rurales et au sein de la grande majorité de la population, il était courant de ne trouver qu'une seule pièce à vivre dans les maisons. Cette pièce servait principalement de cuisine, de salle à manger, de chambre (souvent séparée d'un simple drap) et de lieu de rassemblement familial.

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que cette tendance a commencé à évoluer, avec une transition vers des maisons comprenant deux à trois pièces, puis quatre pièces ou plus dans les années 1970. Les maisons de l'époque pouvaient quand même parfois avoir des chambres, mais il faut noter qu'il n'y avait pas de chambre à coucher individuelle pour les enfants. Ces derniers partageaient leur espace, mais aussi leur lit avec leurs frères et sœurs, et parfois même avec leurs parents. Dans les maisons plus spacieuses, un salon était présent, bien que peu utilisé afin de préserver le chauffage.

Rôle central du poêle

Dans cette pièce à vivre, le poêle occupait une place centrale. Il ne servait pas seulement à cuisiner, mais aussi à chauffer l'eau et l'espace de vie, et même à éclairer la pièce. Avant l'arrivée de l'électricité en 1912, les villageois s'éclairaient avec des lampes à pétrole. C'est autour du poêle que les familles se retrouvaient le soir pour discuter, jouer, ou s'occuper à diverses activités. Une fois la nuit tombée, lorsque l'obscurité arrivait, il était d'usage d'aller se coucher, particulièrement en hiver.

L'observation des cycles saisonniers dictait le rythme de vie. Pendant les mois d'hiver, les jours étaient courts, avec un lever du soleil autour de 8h30 en janvier, contre un lever à 5h30 en juin. Ce respect des heures de coucher du soleil influençait les habitudes de sommeil et de réveil des villageois.

Le chauffage dans la vie d'autrefois

Le poêle se popularise vers 1910-1920, devenant un incontournable des foyers. Il était allumé tous les jours, que ce soit en hiver ou en été, non seulement pour cuire les repas, mais aussi pour fournir la chaleur nécessaire pour le bain et la vaisselle.



Le Poêle - Frasnes-lez-Couvin. ©Collection - Écomusée du Viroin

Les maisons manquaient d'isolation, ce qui provoquait des courants d'air, rendant parfois l'intérieur plus frais que l'extérieur, particulièrement à cause de l'humidité dégagée par la terre battue des sols. Les habitants redoutaient et combattaient le froid, associé aux maladies. Vivre près du feu était la norme, et même en intérieur, il n'était pas rare de se couvrir de manteaux de fourrure.

À cette époque, la température du logement était bien différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. En 1912, les médecins considèrent que la température de confort se situe entre 12 et 15 degrés... Ce n'est qu'en 1970 que ce seuil grimpe à 19 degrés.



Pot en grès pour conserver les aliments.
©Collection - Ecomusée du Viroin

Les habitudes alimentaires

L'alimentation dans ces foyers était également très différente de nos jours. Elle était moins riche et diversifiée, avec une consommation limitée de viande : les repas étaient principalement constitués de légumes frais, de pain, de soupes, de laitages, et parfois de ratatouille.

Les villageois dépendaient des légumes de saison, souvent cultivés dans leur propre jardin. Les méthodes de conservation étaient rudimentaires, sans réfrigérateur ni congélateur. Les légumes d'hiver étaient conservés dans des pots en grès, avec une technique de salaison où l'on alternait des couches de sel et de légumes. Certaines variétés de légumes, comme les choux et les poireaux, résistaient bien au froid et pouvaient rester dans le jardin.

Au début du XIXe siècle, la viande, presque exclusivement du porc, n'était préparée que le dimanche, souvent sous forme de soupe. Le bouillon représentait un festin en soi. Les villageois consommaient principalement la viande des animaux qu'ils élevaient, et sa conservation se faisait principalement par salaison ou séchage.

Ce n'est qu'en 1950 que le réfrigérateur commence à faire son apparition dans les foyers, facilitant considérablement la conservation des aliments. Le congélateur est, quant à lui, introduit dans les années 1960, devenant rapidement essentiel pour la conservation des légumes et des viandes produites dans les fermes. Le petit déjeuner, à cette époque, était la plupart du temps composé d'une soupe ou de laitages avec une tartine. La confiture ne se démocratise que progressivement au début du XXe siècle.



Le four à pain de l'Ecomusée. ©Ecomusée du Viroin



À table. ©Collection - Ecomusée du Viroin

Espaces d'exposition permanente

La vie quotidienne en 1900

Les Lavandières

La reconstitution d'un lavoir de la région de Viroinval nous plonge dans la vie quotidienne des femmes et des filles de ce village, qui se rassemblaient chaque lundi pour effectuer leur lessive.

Le terme "lavandière" évoque un lien étroit avec l'eau fraîche, les sources naturelles et le linge qui, après un soin particulier, dégageait le parfum agréable de la lavande. Les lavandières étaient donc responsables du lavage du linge, à la main. Il s'agit alors d'une tâche essentielle mais non rémunérée dans le cadre de leurs obligations domestiques.

Traditionnellement, les femmes de cette époque avaient pour mission de maintenir le foyer, de préparer les repas, de s'occuper des animaux de la ferme, de cultiver le jardin et de s'investir elles-mêmes dans l'éducation de leurs enfants.

Le lundi était spécialement réservé à la lessive. Les repas du dimanche étant souvent plus copieux, il était courant que les familles aient des restes. Cela permettait aux femmes de consacrer leur temps au lavage du linge le lundi sans avoir à se soucier de la cuisine. Faire la lessive, bien qu'ordinaire, demandait une grande partie de la journée, surtout pour les petits lavages du quotidien.



Le Trou Maillard - Ancien Lavoir de Treignes. ©Collection - Ecomusée du Viroin



Les Lavandières ©Collection - Ecomusée du Viroin

Des "grandes lessives" avaient également lieu deux fois par an, en automne et au printemps. Ces sessions intensives consistaient à laver des pièces plus volumineuses tels que les draps de lit, les nappes et les torchons. Selon la quantité de linge à traiter, ces grandes lessives pouvaient s'étendre sur une semaine. Les draps sales étaient souvent conservés dans une zone déterminée de la maison en attendant cette grande opération. Les femmes avaient généralement plusieurs ensembles de draps pour pouvoir changer les lits plus souvent que lors des grandes lessives. Ce rituel de lavage rappelle aujourd'hui l'idée du "grand nettoyage de printemps".



Le lavoir était non seulement un lieu de travail, mais aussi un espace convivial où les lavandières se retrouvaient pour discuter et échanger des histoires de leur quotidien. Ce moment était important, car il permettait aux femmes de sortir de l'isolement domestique, leur offrant une certaine liberté loin du contrôle de leurs maris. Ainsi, le lavoir devenait un véritable carrefour où circulaient les nouvelles et les commérages.

Pour les habitants de Treignes, l'eau devait être puisée à la fontaine. Le village avait cinq fontaines, et des vestiges d'anciennes pompes peuvent encore être aperçus à certains endroits. La plus connue se trouve sur la place du village, à proximité de l'ancienne maison communale, aujourd'hui occupée par l'Espace Arthur Masson. Devant les habitations, des tonneaux étaient souvent disposés pour que les femmes y stockent l'eau utilisée au quotidien, évitant ainsi des allers-retours fréquents vers la fontaine ou la rivière.

Avant de laver le linge, les lavandières devaient également préparer "le savon", fabriqué à partir d'un mélange concentré de cendres. Cette préparation pouvait prendre plusieurs jours en raison des différentes étapes nécessaires. Étonnamment, les cendres constituaient un agent blanchissant efficace pour le linge. Cette méthode de lavage resta répandue jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Pour les tâches récalcitrantes, le lierre était employé. Sa composition contient en effet des composés chimiques aux propriétés détergentes et émulsifiantes qui agissent comme un savon naturel. Ce n'est qu'avec la démocratisation du savon de Marseille, au début du XXe siècle, que la façon de faire la lessive dans les foyers connut une évolution majeure, avant la révolution due à l'arrivée des machines à laver qui intervint plus tard.

Ce long processus de lavage était particulièrement ingrat et demandait un grand effort, été comme hiver. Le terme "l'enfer" était souvent utilisé pour décrire cette corvée, tant elle était épuisante et considérée comme peu gratifiante. Les petites lessives, réalisées chaque semaine, concernaient principalement les vêtements de corps, les blouses, les jupons et les bonnets. À l'époque, le dressing était beaucoup plus limité qu'aujourd'hui. Selon les enquêtes menées par l'Ecomusée, il n'était pas rare que les enfants possèdent seulement une ou deux tenues pour le quotidien. Ils portaient d'ailleurs généralement un tablier pour éviter de tacher leurs vêtements. Les habits du dimanche ou pour les occasions spéciales étaient soigneusement réservés pour ces moments particuliers.

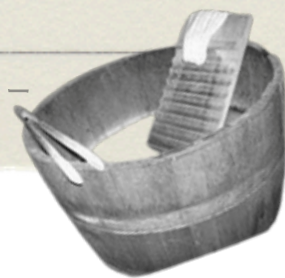
Au quotidien, les femmes pouvaient effectuer des lavages rapides pour détacher certains vêtements. Ce processus, nommé mettre le linge «à la remouille» ou «à rîve», consistait à exposer le linge mouillé et encore imprégné de savon à la rosée matinale, ce qui aidait à éliminer les taches et à redonner de l'éclat au blanc du linge.

Les premières machines à laver firent leur apparition dans le village en 1937, mais elles sont loin d'être aussi performantes que celles que l'on connaît actuellement. Les lessiveuses d'alors ne permettaient par exemple pas d'essorer le linge. Certaines femmes, n'ayant accès qu'à une lessiveuse, devaient encore se rendre à la rivière pour rincer et essorer leur linge.

Les véritables machines à laver, telles que nous les connaissons aujourd'hui, n'arrivèrent dans la région de Treignes qu'au début des années 1950. Selon le livre "De 1900 à nos jours, un siècle de vie quotidienne en France", seulement 8 % des ménages possédaient une machine à laver en 1954, une proportion qui grimpa à 87 % en 1988. Pourtant, l'essor de la machine à laver ne fut pas accueillie avec enthousiasme par toutes les femmes, qui perdaient ainsi l'opportunité de se rencontrer pour bavarder et échanger des nouvelles.

Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– ESPACES D'EXPOSITION SUR LA VIE QUOTIDIENNE –



LA PLACE DU VILLAGE

Tous: les jeux d'autrefois

- Observer des photos d'enfants d'époque qui jouent et comparer aux jeux de maintenant
- Découvrir les règles des jeux et jouer ensemble dans la cour de récréation.
- Comparer les différents moyens de locomotion à l'époque, faire une semaine comme en 1900 en utilisant la voiture le moins possible.
- Jeu de tri : objets anciens / objets modernes.

LA PIÈCE À VIVRE

Tous:

- Inviter les grands-parents, ou arrière-grands-parents, pour découvrir les objets anciens.
- Découvrir les occupations ou jeux d'intérieurs d'autrefois: le tricot, le nain jaune, les jeux de cartes, ...

Maternelle:

- Comparer et trouver des caractéristiques propres aux habitudes de vie d'aujourd'hui et d'autrefois (ex : s'habiller, s'alimenter, se divertir, ...)

Primaire:

- Découvrir ensemble des objets d'autrefois: nom, utilisation, date de fabrication, période d'utilisation. Existents-ils encore actuellement ? Par quoi sont-ils remplacés actuellement ?
- P1/P2: utiliser le thermomètre pour observer la température dans les différentes pièces de l'école ainsi qu'à l'extérieur en automne et en hiver et comparer à la température d'autrefois (12/14 degrés)

LES LAVANDIÈRES

Maternelle:

- Laver un essuie-main en utilisant un savon dur dans l'évier et le faire sécher.

Primaire:

- Regarder la vidéo sur les lavandières (<https://www.youtube.com/watch?v=-l7skRsWmKs>)
- Observer une œuvre d'art sur les lavandières et trouver les points communs avec les explication du musée.
- Observer autour de l'école si des lavoirs ou fontaines sont toujours présentes, connaître l'utilisation qui en est faite aujourd'hui.

Secondaire:

- Observer des traces du passé sur les lavandières dans le quotidien actuel.
- Fabriquer un savon artisanal

Espaces d'exposition permanente

Les Artisans

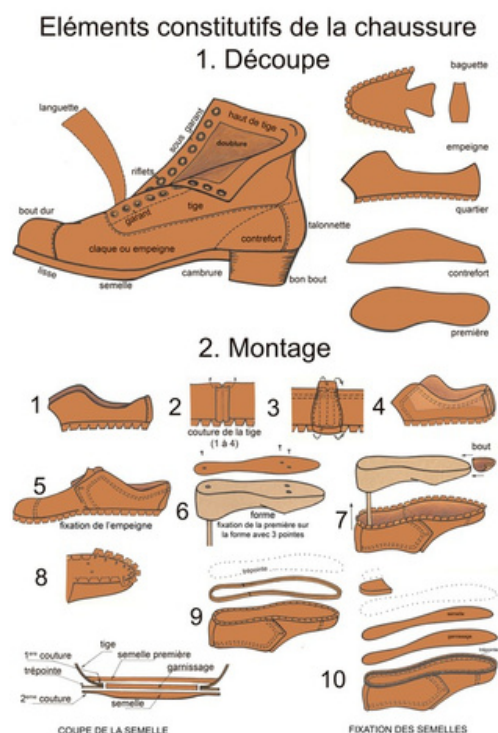
Le Cordonnier

Au cours de la fin du XIXe siècle, le métier de cordonnier a commencé à se populariser dans les campagnes wallonnes. Cet artisan joue un rôle crucial dans la confection des chaussures, d'abord pour une clientèle aisée (bourgmestre, curé, notaire, médecin, instituteur) car le cuir constitue une matière coûteuse. Par ailleurs, il nécessite plusieurs étapes de préparation avant de pouvoir être transformé en une paire de chaussures.

Les tâches du cordonnier ont considérablement évolué au fil du temps. L'artisan cordonnier d'antan confectionnait les chaussures sur mesure et fabriquait différents articles en cuir (ceintures, tabliers, malles, sacs à main). En outre, il offrait des services de réparation pour tous ces objets. Aujourd'hui, la majorité des cordonniers ne fabriquent plus de chaussures sur mesure, se concentrant plutôt sur la réparation de produits fabriqués industriellement. Il est d'ailleurs aujourd'hui devenu difficile de trouver un cordonnier dans les villages, la plupart se situant dans les grandes villes.

Processus de fabrication d'une chaussure en cuir

- Prise de mesures : le cordonnier commence par prendre les différentes mesures du pied du client.
- Choix du gabarit : ensuite, il sélectionne un gabarit en bois correspondant à la taille du pied. Si nécessaire, il peut créer un gabarit sur mesure pour s'adapter à des spécificités.
- Découpe : les pièces de cuir sont découpées avec des outils adaptés, comme des tranchants et des couteaux.
- Assemblage : les différentes pièces sont ensuite cousues à la main à l'aide d'un outil à piquer.
- Fixation de la semelle : enfin, le cordonnier assemble la semelle et le talon, en les clouant à l'aide de pointes en fer. L'utilisation de colle est évitée, garantissant ainsi une qualité supérieure de la chaussure.



Économie du métier

Le métier de cordonnier ne se révélait pas très rentable. En effet, les chaussures, une fois achetées, étaient généralement conservées pendant de nombreuses années. Lorsque les chaussures s'abîmaient, elles étaient souvent réparées au lieu d'être remplacées, et elles devenaient souvent des articles de seconde main pour les cadets lorsqu'elles étaient devenues trop petites pour leurs aînés. Cela a conduit bien souvent à la création d'un estaminet (café) à côté de la boutique du cordonnier, lui offrant ainsi des revenus complémentaires.

Retour sur la fabrication du cuir dans la région de Treignes....

Provenance et tannage

Le cuir utilisé par le cordonnier provient principalement de la peau de mammifères, comme les vaches et les chevaux, élevés dans les fermes de la région. Pour transformer la peau en cuir, il faut passer par un processus appelé tannage, qui permet la préservation de la peau. Le tannage peut demander un temps considérable, variant de deux mois à deux ans, selon l'épaisseur de la peau. Traditionnellement, l'écorce de chêne était le principal agent utilisé dans cette région, particulièrement dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

La récolte des écorces

L'écorceur travaillait en étroite collaboration avec le bûcheron pour récolter l'écorce des chênes, élagués pendant la montée de la sève, c'est-à-dire entre mai et juillet. Pour effectuer cette tâche, il utilisait un outil, le pelwé, fabriqué en bois ou à partir de l'os de tibia d'une vache. Les écorces récoltées étaient ensuite mises en fagots de 25 kg et vendues. Dans la région, c'est au moulin à tan de Dourbes, situé à environ 7 km de Treignes, que ces écorces étaient vendues. Ce moulin a une histoire remontant à la fin du Moyen Âge, précisément en 1451.



Écorces mises en fagots.
©Collection - Ecomusée du Viroin



Le Pelwé. ©Collection - Ecomusée du Viroin

Transformation et production de tan

Au moulin à tan, les écorces étaient transformées en une poudre permettant de tanner le cuir, appelée «tan». Cette substance, présente dans de nombreux végétaux, contient des tanins et est essentielle pour la conservation et la transformation de la peau en cuir. C'est par exemple également le tanin qui se retrouve dans la composition du vin rouge et qui permet d'en assurer la conservation. Situé stratégiquement à la confluence de l'Eau Noire et de l'Eau Blanche, le moulin à tan de Dourbes exploitait la force hydraulique, nécessaire pour moudre les écorces de chêne en tan.

L'apogée et le déclin de la Tannerie Houben

Vers 1876, le moulin de Dourbes fut racheté par Monsieur Houben, un entrepreneur qui possédait déjà une usine de corroierie à Verviers. Il le transforma en tannerie pour garantir un approvisionnement suffisant en cuir pour sa production à Vierves. Ce site, situé près d'une rivière et à proximité de la ligne de Chemin de Fer à Vapeur des 3 Vallées, était idéal pour le tannage qui nécessitait une grande quantité d'eau.

La tannerie Houben a prospéré entre les deux guerres, employant plus de 140 ouvriers et créant de nombreux emplois dans la région. Les villageois contribuaient en fournissant des écorces de chêne à l'usine. Au fil du temps, la tannerie a produit divers types de cuir, servant le secteur textile, la maroquinerie et même la fabrication de pneus.

Cependant, à partir de 1948, le tannage végétal basé sur l'écorce de chêne a été progressivement remplacé par le tannage minéral et chimique. Malheureusement, cette pratique entraînait une trop forte pollution des sols et du Viroin, ce qui a abouti à la fermeture définitive de la tannerie en 1981.

Dismes. — La Roche à l'Homme.

Edit. R. Thomas Daley.



©Canva

Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

— LE CORDONNIER —

Maternelle:

- Essayer de faire les lacets des chaussures du cordonnier.
- Toucher les différents cuir (fleur, crouste, peau, ...).
- Lire l'histoire du Petit Cordonnier.

Primaire:

- Écouter des histoires et chansons sur le métier de cordonnier. Trouver les caractéristiques
- Trouver les différentes étapes du tannage du cuir (en observant les photos)
- Observer une œuvre d'art sur le cordonnier ou la chaussure et trouver les points communs avec le musée.

Secondaire:

- S1 : les vivants et les non vivants.
- S1 : le vocabulaire spécifique sur le tannage du cuir

Espaces d'exposition permanente

Les Artisans

Le Boulanger



Dans cette section, nous vous présentons l'atelier du boulanger tel qu'il était en 1900. Dans cet atelier, vous trouverez de nombreux équipements en bois, caractéristiques de l'époque. Le boulanger est essentiel dans la chaîne de production alimentaire de la population locale, car il est responsable de la confection et de la vente du pain. Pour sa production, il utilise de la levure ou du levain. Contrairement à la diversité des produits offerts aujourd'hui, le boulanger de l'époque proposait principalement du pain, des bûches, du cougnou ou encore des tartes, notamment le week-end.

La fabrication du pain

La fabrication du pain se faisait avec de la farine de blé ou de froment, céréales disponibles car cultivées dans la région. À cette époque, le pain représentait la nourriture de base, et était presque systématiquement consommé sec ou rassis. Les villageois le mêlaient donc souvent à du lait ou à de la chicorée. Il pouvait aussi être transformé en pain perdu, préparé en trempant le pain dans du lait agrémenté d'un œuf, puis cuit à la poêle.

Les méthodes de fabrication du pain variaient en fonction des traditions et savoir-faire locaux. Sa forme, sa cuisson, la méthode de fabrication pouvaient donc fortement varier.

Les ménagères pétrissaient également leur propre pain, qui pouvait être cuit à domicile, dans le four communautaire, ou chez le boulanger.

À Treignes, au XIXe siècle, la plupart des femmes faisaient leur pain une fois par semaine. La cuisson se faisait souvent grâce aux hommes du village, qui allumaient le feu communautaire, une tâche exigeante nécessitant l'apport de bûches de bois et un soin particulier pour maintenir la chaleur adéquate. Le boulanger offrait également son four en location pour la cuisson des pains et des tartes des villageois.

Retrouvez le four à pain de la Ferme-Château en suivant le point 4 (voir plan), les différentes étapes de la graine à la tartine y sont expliquées.

Dans la partie gauche du logis, vous pouvez voir le four utilisé par les domestiques de la Ferme-Château de Treignes au XIXe siècle. Il représente un élément central de la vie quotidienne de cette époque. Il jouait un rôle essentiel, étant dédié exclusivement à la cuisson des aliments destinés aux ouvriers du château. Ce four à pain témoigne d'un savoir-faire traditionnel qui mérite d'être exploré. Dans ce contexte, il est pertinent de s'intéresser aussi aux diverses étapes de transformation du blé en farine.

Les types de blé

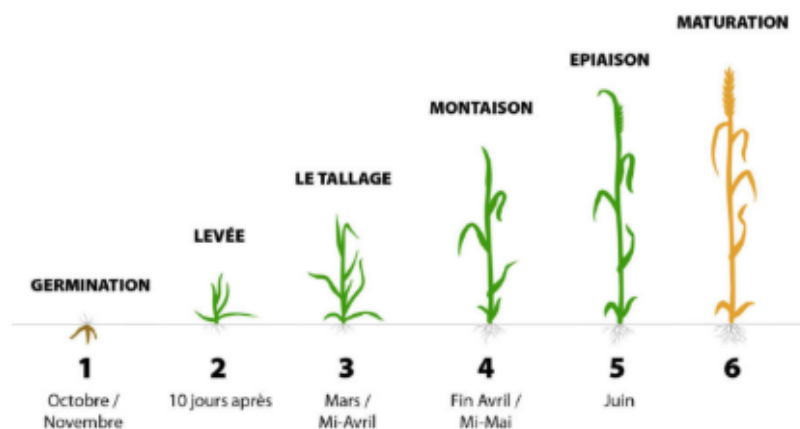
Le blé, dont il existe une trentaine d'espèces de plantes différentes, se divise principalement en deux catégories : le blé tendre et le blé dur. Le blé tendre est destiné à la production de farine pour le pain, viennoiseries, et biscuits, tandis que le blé dur est utilisé pour fabriquer de la semoule ou des pâtes. Cette distinction est fondamentale pour comprendre le type de produits finis que l'on peut obtenir. Par ailleurs, certains blés sont adaptés pour être plantés en octobre, d'autres le sont pour être plantés au printemps. On parle alors de blé d'hiver et de blé de printemps.

Un peu d'histoire ...

L'histoire de l'usage du blé remonte à près de 15.000 ans, avec les premières traces de sa consommation à l'état sauvage. À l'origine, le blé était consommé cru, puis grillé, sous forme de galettes ou cuit sous forme de bouillie. L'histoire de son agriculture reste compliquée à retracer mais au fil du temps, il est devenu un aliment essentiel dans les civilisations méditerranéennes et européennes, sa répandant progressivement dans le monde entier. Sa domestication et sa culture ont joué un rôle crucial dans le développement de l'agriculture et la sédentarisation des sociétés humaines

Du grain à la farine ... Le cycle de la culture

La culture du blé d'hiver commence dès l'étape de préparation de la terre qui va accueillir la semence, et se poursuit ensuite par la plantation de la semence en octobre. Pendant l'hiver, les premières tiges émergent, puis continuent de croître au printemps. Les épis se développent après la floraison et la fécondation, et les graines commencent à grossir, atteignant leur maturité entre juillet et août. La moisson se lance lorsque le blé présente une couleur jaune orangé, signe qu'il est arrivé à maturation.



Étapes du battage

Une fois le blé récolté et séché dans les champs, il passe par l'étape cruciale du battage. Cette opération consiste à séparer le grain de l'épi et était traditionnellement réalisée à l'aide d'un fléau. Par le passé, le battage était une tâche laborieuse, où les épis étaient battus vigoureusement sur le sol durci, connu sous le nom d'aire de battage. L'opération du battage était souvent un travail collectif réunissant plusieurs fermiers qui étaient soit rémunérés soit participaient à l'entraide villageoise (je t'aide, mais je sais que tu m'aideras aussi par la suite). Cette manière de faire s'imposait, car il fallait aller le plus vite possible pour éviter de dégrader la récolte.

Le vannage

Après le battage, l'étape suivante est le vannage. Celle-ci a pour but de trier le grain en éliminant les éléments indésirables telles que la paille et la poussière. Pour cela, le paysan se servait d'un van, un large panier en osier. En effectuant un mouvement de bas en haut, il permettait au vent de chasser les particules plus légères que le grain, obtenant ainsi un grain propre.

Le criblage

La troisième étape de la transformation du blé est le criblage. Ce processus vise à séparer les grains des derniers éléments non désirés. Les grains étaient passés aux cribles, des tamis aux mailles plus ou moins fines. Dans la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse, les paysans employaient un outil appelé « reige », qui était un grand tamis suspendu, agité pour passer au crible les grains d'épeautre.

La production de farine

Pour transformer le blé en farine, les agriculteurs utilisaient des meules. Ce processus de broyage était effectué manuellement ou en s'aidant d'animaux. Au fil des siècles, les techniques de broyage se sont perfectionnées et adaptées à de nouvelles formes d'énergie (hydraulique, éolienne...), permettant une transformation plus efficace et précise du grain. Les fermiers devaient ainsi transporter leurs sacs de grains chez le meunier, qui les broyait entre deux meules. Ces meules, en pierre abrasive, réduisaient le blé en une fine poudre. La qualité de la farine dépendait du type de meule utilisée et de la qualité de sa confection. Pour obtenir de la farine complète, le grain était broyé plus grossièrement, tandis que la farine blanche nécessitait un traitement plus complexe. Après broyage, celle-ci devait passer par le blutoir, une machine équipée d'un tamis qui séparait efficacement la farine des éléments restants comme le son.

En somme, la transformation du blé à la Ferme-Château de Treignes, du grain à la farine, est un processus fascinant qui illustre l'ingéniosité humaine, tout en soulignant l'importance du blé dans notre alimentation.



Le battage au fléau. ©Collection - Ecomusée du Viroin



À la boulangerie. ©Collection - Ecomusée du Viroin

Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– LE BOULANGER –

Maternelle:

- Réaliser la recette du pain en classe.
- Observer l'effet de la levure sur le pain.
- Faire de la farine avec des grains de blé.
- Retrouver les différents ingrédients et les étapes de la fabrication du pain.
- Créer un coin «boulangier» dans la classe.
- Replacer dans l'ordre chronologique les images de l'histoire «La grosse faim du petit bonhomme».

Primaire:

- Réaliser une expérience sur la levure.
- Réaliser la recette du pain en classe (image, audio, les états de la matière, ...).
- Lire les expressions sur le boulangier et trouver le sens propre et figuré.
- Faire pousser du blé et voir sa lente évolution (ou autres céréales).
- Faire de la farine avec des grains de blé.
- Écrire un article de journal «la rencontre dans boulangier» ??
- Visiter une boulangerie de maintenant et comparer avec celle visitée dans le musée.
- Comparer les différentes farines (épeautre, blanche, seigle, ...).
- Replacer, sur une ligne de temps, la découverte du pain.

Secondaire:

- S3: la biochimie, la respiration cellulaire et la fermentation (la fermentation alcoolique, le travail de la bière) > comparaison entre le travail du pain et celui de la bière.
- Observer la fermentation (levure et levain).
- Les glucides et la digestion dans le corps humain.
- Développer un esprit critique sur l'alimentation et les modes de consommation.
- L'histoire du pain et son rôle dans la société : du pain antique à aujourd'hui.
- Débat argumenté : "Le pain artisanal est-il meilleur que le pain industriel ?".
- Le boulangier et le pain dans les chansons et les poésies.



Espaces d'exposition permanente

Les Artisans

Le Sabotier Manuel



Sabots noirs pour femmes.
©Collection - Ecomusée du Viroin

Le sabotier est un artisan spécialisé dans la fabrication et la vente de sabots, des chaussures en bois. Le terme "sabot" trouverait son origine dans la contraction des mots "savate" et "botte". Ces chaussures, sculptées d'une seule pièce de bois, sont appréciées pour leur rusticité, leur solidité et leur coût économique. Les utilisateurs des sabots les considèrent comme une chaussure confortable, offrant également une protection contre le froid et l'humidité. La semelle large, quant à elle, limite l'enfoncement dans la terre. À l'origine, les sabots étaient uniformes, mais au fil du temps, ils ont évolué pour inclure un pied gauche et un pied droit.



Hutte de sabotiers. ©Collection - Ecomusée du Viroin



Atelier de sabotiers. ©Collection - Ecomusée du Viroin

Un peu d'histoire :

Historiquement, les plus anciennes chaussures en bois qui nous sont parvenues de l'Europe médiévale ont été découvertes dans les villes d'Amsterdam (1230) et de Rotterdam (1280). Au XVIII^e et XIX^e siècle, le sabotier était souvent itinérant, vivant directement dans la forêt pour éviter de longs trajets entre le bois et le village. Sa première tâche consistait ainsi à se construire une hutte rudimentaire dans la forêt.

Dans notre région, le bouleau était le bois de prédilection pour la fabrication de sabots. Pour travailler le bois, celui-ci ne devait pas être trop sec ; ainsi, le sabotier le trempait dans l'eau avant de le façonner. C'est pourquoi il optait toujours pour un emplacement à proximité d'une source d'eau, qu'il s'agisse d'une rivière ou d'une fontaine. Lorsque les ressources en bois étaient épuisées, le sabotier changeait de lieu de travail.

Les sabotiers itinérants étaient souvent perçus comme farouches, revêches, et solitaires, témoignant d'un mode de vie échappant à toute autorité. Parallèlement, les huttes qu'ils construisaient étaient rapidement établies puis abandonnées une fois la coupe de bois épuisée.

Peu avant le XIX^e siècle, des sabotiers bretons ou normands, fuyant à la suite de la Révolution française (1789-1799), se seraient installés dans le nord de la France et dans la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse. En Wallonie, le sabotier itinérant revenait au village le samedi avec sa production de sabots, retournant dans les bois le lundi avec des provisions pour la semaine. Pendant ce temps, son épouse restait au village pour gérer les enfants et la vente des sabots.

Le livre "Métiers du temps jadis en Wallonie" indique qu'avant 1900, chaque village, voire chaque quartier populaire, comptait des sabotiers, fabriquant des sabots de diverses formes et tailles, adaptés à tous les goûts. Ces sabots, tantôt de couleur naturelle, tantôt teints en jaune, rouge ou noir, pouvaient être ornés de brides en cuir et de boutons colorés. Les sabots étaient largement portés par la population, à une époque où les chaussures en cuir étaient aussi rares que les routes en macadam.

Le village de Nismes, situé au sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse, devient un centre important pour cet artisanat, devenant de plus en plus industriel. En 1896, il comptait déjà 26 saboteries, offrant ainsi 206 emplois, là où, par exemple, la ville de Namur comptait alors 7 saboteries pour 21 emplois.



La Saboterie "Le Progrès" à Nismes. ©Collection - Ecomusée du Viroin

La fabrication de sabot

La fabrication des sabots constituait une activité essentielle pour les artisans locaux et se déroulait selon des étapes précises. Il est important de noter que le sabotier fabriquait toujours la paire en même temps, garantissant ainsi que les deux sabots se ressemblent le plus possible en raison de la force appliquée lors du creusage. Le sabotier travaillait le plus souvent en famille: le père et les fils à la fabrication du sabot, la mère et les filles étaient des fleuristes pour la décoration des sabots.

La première étape consistait en la sélection et le tronçonnage des bois, réalisé principalement le lundi, où l'accent était mis sur la qualité du matériau. Un arbre vieux et sain était privilégié. Les sabotiers, une fois la sélection faite, prenaient le temps de se retrouver dans les cafés locaux pour jouer aux cartes et se détendre, d'où l'expression "faire le lundi", décrivant cette journée plus paisible.

La deuxième étape consistait à utiliser divers outils pour façonner l'extérieur du sabot et lui donner une première forme sommaire par l'élimination des écorces et des excédents de bois:

- La doloire : sorte de hachette permettant de réaliser la forme très sommaire du sabot
- L'hoyau ou l'herminette : sorte de hache de travers permettant de réaliser le talon
- La plane : longue lame donnant le caractère courbe au sabot

La troisième étape était le creusage de l'intérieur du sabot. Le sabotier commençait par faire un trou avec une tarière, une sorte de grande vrille. Par la suite, pour peaufiner les détails, il utilisait des gouges, sorte de ciseaux à bois, qui permettaient de creuser le bois.

La finition se faisait avec des grattoirs, des rognés et des canifs utilisés pour rendre l'intérieur et le col du sabot plus lisses. Chaque sabot était perforé pour en faciliter l'assemblage sous forme de chapelet pour en faciliter le transport. Les sabots nécessitaient ensuite un séchage dans un fumoir pour les protéger des insectes avant d'être poncés.



La Fleuriste ©Collection - Ecomusée du Viroin

Les finitions étaient souvent assumées par les femmes de la famille, appelées les "fleuristes". Elles polissaient, teintaient et décoraient les sabots en utilisant des outils délicats. Une méthode typique de la région impliquait l'utilisation de la terre de Cassel et de bière pour teindre les sabots en noir.

L'utilisation des sabots dans le village

Les sabots étaient portés par tous, à l'exception des personnes influentes du village, tels que le curé, l'instituteur, le notaire, le médecin et le bourgmestre qui leur préféraient les chaussures en cuir. Les villageois possédaient généralement deux paires de sabots : une pour un usage quotidien, souvent peu décorée, et une autre pour les occasions spéciales, plus raffinée et ornée de décorations. Certains sabots étaient adaptés à des besoins professionnels spécifiques. Par exemple, les sabots des élagueurs étaient équipés de lanières en cuir pour assurer un bon maintien autour des jambes, et comprenaient des griffes pour faciliter l'escalade des arbres.

L'évolution et la disparition du sabot

Progressivement, l'usage des sabots a diminué dès la période de l'entre-deux guerres, pour presque totalement disparaître aux alentours de 1950. Plusieurs facteurs expliquent cette disparition : l'importante diminution du secteur agricole au début du XXème siècle (32% de la population active de la Belgique en 1846 contre 17% en 1910), la surproduction de l'entre-deux guerres et la concurrence étrangère qui conduisent à une diminution des prix, tandis que l'émergence de la botte en caoutchouc, plus souple, devenait plus populaire.

Par ailleurs, on peut imaginer que l'arrivée du tracteur rendait la conduite avec des sabots de plus en plus difficile, tout comme l'amélioration des routes en macadam pouvait entraîner une usure plus rapide des sabots. Avec le cuir et le caoutchouc devenus plus abordables pour la majorité de la population, les gens se sont de plus en plus détournés des sabots. Dans les années 1960, leur utilisation fut même prohibée dans les écoles et les usines.

Aujourd'hui, les sabots persistent principalement dans le folklore, étant portés par des groupes traditionnels comme les Gilles de Binche, qui ont su conserver cette chaussure en bois. En effet, en Wallonie, il reste seulement une saboterie active, située à Binche.



Sabot d'un Gille de Binche ©MUMASK (Musée du Masque de Binche)

Espaces d'exposition permanente

Les Artisans

Le Saboterie Mécanique

Au rez-de-chaussée de l'Ecomusée, vous pouvez découvrir différentes machines constituant les saboteries mécaniques. Celles-ci sont toujours en état de fonctionnement malgré leur datation du début du XXe siècle.

À cette époque, la demande croissante pour des sabots a conduit à la transformation des petites saboteries en véritables usines, rassemblant parfois plus de 100 ouvriers. L'introduction des machines mécaniques, survenue après la Première Guerre mondiale, a considérablement accru le rendement. En Belgique, quatre grands centres de production de sabots se distinguent : le Pays de Waes, le Pays de Saint-Hubert, le Borinage et celui du Sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse, regroupant les villages de Nismes, Cerfontaine et Presgaux. À Nismes, six grandes saboteries mécaniques ont en effet existé, dont on peut encore observer les vestiges actuellement, grâce à leurs hautes cheminées. En 1930, cela représente 3.000 ouvriers dans le sud de l'ESEM et la moitié de la production nationale de sabots.

L'avènement de ces machines a modifié la vie des sabotiers. Le rythme de travail s'est intensifié et la main-d'œuvre s'est organisée par équipes, entraînant un changement d'ambiance dans l'atelier. Les horaires de travail, désormais fixés de 8 heures à 17 heures, ont remplacé la flexibilité des sabotiers qui, auparavant, géraient leur temps à leur guise.

Principes de fonctionnement de la saboterie mécanique :

Les machines utilisées dans la saboterie mécanique jouent des rôles spécifiques dans le processus de fabrication. Le tour à copier, initialement conçu pour fabriquer des manches de fusils, a été adapté pour créer des paires de sabots.

La planeuse, ou tour à copier, est employée pour façonner l'extérieur des sabots. Elle reproduit un modèle précis pour obtenir des formes identiques. Certaines planeuses permettent de produire jusqu'à trois paires de sabots simultanément.

La creuseuse, comme son nom l'indique, est utilisée pour creuser l'intérieur des sabots. Equipée de cuillères, elle suit un gabarit pour sculpter le bois. Le sabotier guide cette machine, utilisant un modèle central afin de travailler en synchronisation sur les deux pieds du sabot.

Après cette étape, la **ponceuse à bande** entre en action, lissant le bois. Ce travail est principalement réalisé par des femmes et nécessite une attention particulière en raison des risques associés au fonctionnement incessant de la bande de papier émeri.

Un travail de finition reste nécessaire : l'intérieur du sabot demande en effet encore un travail manuel pour le rendre lisse. Enfin, la décoration des sabots demeure une tâche manuelle, exécutée par des fleuristes, une opération encore largement dominée par les femmes, alliant créativité et tradition.



Proposition d'activités pédagogiques à faire en classe

– LA SABOTERIE MANUELLE ET MÉCANIQUE –



Maternelle:

- Observer la décoration des sabots et reproduire graphiquement les dessins sur les sabots.
- Essayer de marcher avec des sabots et faire un parcours de psychomotricité.
- Raconter une histoire sur la chaussure.
- Observer des anciennes photos où l'on voit des personnes en sabots.

Primaire:

- Lire les expressions sur les sabots et trouver le sens propre et figuré.
- Marcher avec des sabots (passer une journée en sabots à l'école).
- Trouver les différences et ressemblances entre les deux saboteries.
- Dictée à l'adulte ou rédaction libre : "Ce que j'ai vu chez le sabotier".
- Frise chronologique : situer l'époque où les sabotiers étaient actifs.
- Comparer les chaussures d'hier et d'aujourd'hui.
- Mesurer la taille de sabots (pointures, longueurs).

Secondaire:

- Observer des traces du passé sur les saboteries.
- Reconstitution historique du métier de sabotier : outil, techniques, rôle social dans le village
- Débat : artisanat vs production industrielle (qu'avons-nous perdu ? gagné ?) les points négatifs et positifs des saboteries mécaniques et manuelles.
- Situer des événements dans le temps (les différentes saboteries).



Le sabotier manuel en action. ©Collection - Ecomusée du Viroin



Contactez-nous



63, Rue Eugène Defraire -
5670 Treignes



+32 (0)60 39 96 24



animation@ecomuseeduviroin.be



www.ecomuseeduviroin.be



Personne de contact : Edyle Bajo